



S E R M O N

S U R

LES AFFLICTIONS,

Prêché devant le Roi & la Reine d'Angleterre, à Saint Germain-en-Laye.

Existimo quòd non sunt condignæ passiones hujus temporis, ad futuram gloriam, quæ revelabitur in nobis.

Quand je considère les souffrances de la vie présente, je trouve qu'elles n'ont point de proportion avec cette gloire, que Dieu doit un jour découvrir en nous.

Dans l'Épître de Saint Paul aux Romains, chap. viii.

S I R E,

L'APÔTRE Saint Paul connoissant la Foi infirme & languissante des Fidèles & croyant qu'il falloit la soutenir par des espérances & des consolations toutes divines, leur fait regarder dans le Ciel les fruits glorieux & surabondans de leur patience. Il leur fait voir la disproportion qu'il y a entre le temps & l'éternité, le présent & l'avenir, l'homme & Dieu, les souffrances qui passent, & la gloire du Seigneur qui ne finit point. Il leur enseigne que toute créature, sans le vouloir, gémit sous le poids de la vanité, & que ceux qui ont reçu les prémices de l'Esprit, gémissent eux-mêmes, dans l'attente de l'adop-

tion des enfans de Dieu & de la rédemption de notre corps en Notre Seigneur Jesus-Christ. Il ajoute que par les souffrances , nous entrons dans la condition du Fils de Dieu , que par-là nous sommes conformes à cet Original sacré , & qu'enfin nous supportons toutes choses , & parce que nous aimons Dieu , & parce que Dieu nous aime : nous laissant tirer cette conséquence , qu'il n'y a point de fondement plus solide de notre salut , ni de marque plus certaine de l'amour que Dieu nous porte , que la tribulation , quand il nous fait la grâce d'en profiter , & d'en faire un bon usage. C'est le sujet de ce Discours.

Si je ne me fondois ici que sur les principes de la raison humaine , peut-être penseriez-vous, MESSIEURS , qu'il y a de la contradiction dans la conduite de Dieu à l'égard des ames prédestinées. Pourquoi les afflige-t-il s'il les aime ? Comment les aime-t-il s'il les afflige ? Pourquoi frappe-t-il d'une main ceux qu'il veut couronner de l'autre ? A qui doit-il communiquer ses bienfaits qu'à ceux qui les attirent par la justice , la patience & la charité ? Et sur qui doivent tomber les effets même temporels de ses grâces & de ses bontés , que sur ceux qu'il a choisis pour être les objets de son amour ? Mais je m'élève aujourd'hui par la Foi , & je prétens vous découvrir le mystère de la Providence amoureuse de Dieu dans les afflictions , & dans les peines qu'il nous envoie. Fasse le Ciel , que le murmure intérieur de la nature , qui ne veut rien souffrir , n'interrompe pas dans vos cœurs la parole de Dieu , qui exhorte à bien user de la souffrance ; qu'une fausse délicatesse n'étouffe pas une vérité qui vous paroitra peut-être austère ; & que vous puissiez vous persuader que le Seigneur vous aime , lorsqu'il vous châtie. Pour obtenir du Saint-Esprit les grâces qui me sont nécessaires , à qui dois-je m'adresser , qu'à celle , qui toute sainte & toute pure qu'elle étoit , n'a pas laissé d'être percée du glaive de douleur , & qui fut au pied de la Croix , la plus affligée des femmes , comme elle en fut la plus heureuse , lorsque l'Ange lui dit : *Ave Maria.*

SIRE ,

QUOIQUE rien ne soit si commun parmi les hommes , que de ressentir les peines & les malheurs différens de la vie : il n'y a rien qu'ils aient tant oublié , ou tant ignoré , que le

bon usage qu'ils en doivent faire , parce qu'ils n'en ont pas assez compris le principe & l'origine. Les uns ont pris les afflictions & les disgrâces pour des effets d'une divinité maligne , qui étant le principe souverain du mal , s'étoit réservé le soin de le distribuer sur la terre , & dont le pouvoir triste & fatal , pour me servir des termes de Tertullien , ne s'étendoit qu'à punir des coupables & à faire des malheureux : c'étoit l'erreur des Manichéens & des Marcionites. Les autres ont cru que c'étoient de pures conditions de notre naissance , qui nous trouvant capables de joie & de tristesse , nous assujettit naturellement à des révolutions du bien au mal , & du mal au bien : c'étoit l'erreur des Pélagiens & de la plupart des Philosophes. Plusieurs ont pensé que c'étoient des dispositions secrètes d'un Dieu sans amour & sans pitié , qui , jouissant d'une paix profonde , & d'un repos immuable en lui-même , se plait à tenir le monde dans l'agitation , & à faire éclater sa puissance par l'humiliation & par la ruine même de ses créatures : telle étoit l'imagination de ces impiés , dont parle le Prophète. Quelques-uns enfin ont jugé que ce n'étoient que de purs supplices de nos crimes , qui supposant toujours l'homme coupable , supposent aussi toujours un Dieu irrité , dont la seule fin est de châtier & de punir : telle étoit l'opinion de quelques Platoniciens , selon la remarque de saint Augustin. Mais toute l'Ecriture nous enseigne que depuis que Jesus-Christ innocent a souffert , les afflictions que Dieu nous envoie , étant unies à sa Croix , sont dans l'ordre de ses faveurs & de ses grâces ; & que la tribulation de ce monde , qui est un moyen pour notre sanctification , est une marque de son amour.

Division. 1°. Par elle il nous instruit.

2°. Par elle il nous éprouve.

Ces deux réflexions composeront le sujet de ce Discours , & ne seront pas peut-être infructueuses , si vous m'honorez de vos attentions.

**I.
PARTIE.**

UNE des principales fins que Dieu se propose , quand il permet que nous soyons affligés , c'est de nous instruire de nos devoirs , en nous faisant connoître & sentir ce qu'il est & ce que nous sommes. Car , MESSIEURS , comme il y a une instruction de parole , de prédication & de doctrine , qui découvrant les mystères & les maximes de la Religion , applique l'esprit à la connoissance de la vérité : il y a de même une inf-

truction d'épreuve, de sentiment & de correction, qui réveillant les consciences endormies, applique le cœur à la connoissance & à la pratique des devoirs de la vie chrétienne. C'est pour cela que l'Esprit de Dieu dans l'Écriture, appelle presque toujours l'affliction & le châtement qui nous vient de Dieu, du nom d'*instruction* & de *discipline*: pour marquer, dit saint Augustin, que la vie de l'homme n'étant pour l'ordinaire qu'un enchaînement & une suite perpétuelle de troubles, d'inquiétudes & de traverses; son principal soin doit être de se faire un art de bien souffrir, & de profiter de ses propres maux; & pour nous apprendre ensuite que rien ne forme tant à la piété & à l'honnêteté des mœurs, que l'adversité, dure, mais utile maîtresse, qui, par des enseignemens vifs & sensibles, nous ramenant de nos égaremens, nous force d'entrer dans les voies de la vérité & de la justice.

En effet, MESSIEURS, l'aveuglement est presque inséparable de la prospérité mondaine. La vertu s'endort dans le calme, la vigueur de l'esprit se relâche, les lumières de la Foi s'éteignent. Content d'être heureux, on ne travaille point à devenir sage. On erre au gré de ses desirs; & sans penser qu'on se doit à Dieu, on se prête & l'on se donne tout entier à sa bonne fortune. Rempli de l'abondance des biens passagers qu'on possède, on oublie les éternels qu'on espère; & comme on a tout ce qu'on souhaite, on ne souhaite pas ce qu'il importe le plus d'avoir. Le salut se néglige, le présent l'emporte sur l'avenir, Dieu s'éloigne, & le cœur corrompu dans son oisiveté & dans sa mollesse, répand des ténèbres, & jette un relâchement universel dans toutes les puissances de l'ame: semblable, dit saint Chrysostome, à ces étangs, qui du fond bourbeux de leurs eaux paisibles & dormantes, exhalent des vapeurs grossières & malignes, qui rendent l'air obscur & mal sain dans tous les lieux de leur voisinage. Le Roi Prophète nous représente cet aveuglement d'un homme enivré de la félicité du siècle: *Il ne connoit pas Dieu*, dit-il, *& ne l'a point devant ses yeux*. Il jouit des bienfaits sans regarder le Bienfaicteur; il est criminel, & il ne songe pas qu'il a un Juge: *Il éloigne de son esprit & de sa mémoire tous les effets de la justice de Dieu*, dont le souvenir terrible & importun, troubleroit le cours de ses plaisirs; & jouissant des biens du monde, sans vouloir en

Non est
Deus in
conspec-
tu ejus.
Psal. 10.
Auferun-
tur judi-
cia tua à
facie
ejus.
Ibid.

Dixit enim in corde suo, non movebor à generatione in generationem sine malo. Ibid.

connoître la fragilité & l'inconstance, quelque expérience qu'il en puisse avoir, il dit dans son cœur : *Il ne me sauroit arriver de mal, & je ne puis être ébranlé.*

Cet aveuglement ne peut se guérir, que comme celui de Tobie, avec du fiel & de l'amertume; je veux dire, par l'affliction & par la disgrâce. Alors vous ouvrirez les yeux à la vérité. Quand une fièvre ardente vous dévorera jusqu'au fond des os, & qu'accablé dans un lit de douleur & d'abattement, vous vous sentirez défaillir, vous verrez que ce corps à qui vous sacrifiez si souvent votre ame, que vous couvrez avec tant de luxe, que vous nourrissez avec tant de délicatesse, n'est qu'un vase fragile que le moindre accident peut briser, & qui se brise enfin de lui-même. Quand une calomnie concertée, & de mauvais offices rendus sourdement, vous feront tomber de ce rang où vous étiez monté par votre ambition, & où vous vous mainteniez par vos intrigues, vous serez enfin convaincu du néant & de l'instabilité des grandeurs humaines. Lorsque l'âge, ou quelque accident imprévu effacera cette beauté qui vous faisoit tant d'admirateurs, & dont vous étiez dans votre cœur la première idolâtre, vous avouerez que ce n'étoit que vanité; & que la solide gloire des Dames chrétiennes, est la pudeur & la modestie. Lorsqu'abandonné d'un maître capricieux, ou trahi d'un ami lâche & infidèle, vous recevrez des chagrins mortels de ceux de qui vous attendiez de la protection & de l'assistance; vous connoîtrez qu'il ne faut pas se faire un bras de chair, & que pour n'être jamais trompé, il faut mettre en Dieu seul toute votre confiance.

Qui mittit disciplinam sicut lucem. Eccl. 24. Virga atque correptio tribuit sapientiam. Prov. 29.

Tant il est vrai que l'adversité est un principe de connoissance, & que comme la crainte interrompant le cours des mauvaises habitudes, introduit insensiblement la charité; ainsi la tribulation faisant sentir les défauts des plaisirs & des biens du monde, introduit dans l'ame la vérité. C'est en ce sens que le Sage nous enseigne : *Que Dieu envoie sur nous ses châtimens comme des lumières, & que c'est en nous affligeant qu'il nous donne de la sagesse.*

Il y a trois choses, selon saint Bernard, qui corrigent le pécheur, & que l'Écriture appelle des principes de conversion & de sagesse: la honte, la crainte, l'affliction. La honte le trouble, la crainte l'ébranle, l'affliction le touche. La honte lui reproche d'avoir manqué à son devoir, la crainte

lui fait appréhender les jugemens de Dieu , la douleur lui fait ressentir sa corruption & sa foiblesse. Ce sont les trois motifs ordinaires dont Dieu se sert pour nous rappeler à lui quand nous en sommes éloignés. Mais ils ne sont pas également puissans.

La honte nous représente l'horreur de nos fautes passées, elle nous fait voir qu'il y a , selon l'Apôtre , un caractère secret de déshonneur dans le péché ; une ingratitude qui le rend non-seulement punissable , mais encore honteux , & qui joint la malice avec la bassesse. Mais , outre que ce motif ne convient qu'à des âmes nobles & généreuses , & qu'il s'en trouve peu de ce caractère , il est arrivé , dit saint Bernard , par le dérèglement des hommes , qu'il n'est presque plus honteux de pécher. Le vice , autorisé par le nombre & par la coutume , a perdu la timidité qui devoit lui être naturelle ; & contre les règles de la nature & de l'Évangile , ceux qui font mal sont parvenus à ne craindre plus la lumière. On se flatte & on se pardonne mutuellement des péchés , où l'on est également engagé. Chacun accorde volontiers aux autres une grâce dont il sent bien qu'il a besoin pour lui-même ; & si l'on rougit aujourd'hui , ce n'est presque plus que d'être vertueux. On est ambitieux ouvertement , & l'on n'oseroit paroître humble ; l'impiété se produit , & va , pour ainsi dire , tête levée ; & la Religion a besoin d'un voile pour se couvrir , de peur de passer pour hypocrisie.

La crainte a plus de force sur les esprits. Elle diminue la cupidité , par la vive appréhension des peines éternelles de l'enfer. Elle arrête les suites du péché & les resserre au-dans du cœur , jusqu'à ce que la charité l'en chasse. Mais elle ne représente que des maux éloignés. On ne considère les jugemens de Dieu qu'au travers de longs espaces d'une vie , qu'on croit toujours conduire bien loin. On s'imagine que c'est assez de les prévoir , & qu'on aura toujours assez de temps pour les prévenir. On se figure toujours un intervalle suffisant de pénitence entre la mort & la mauvaise vie qu'on mène ; & cette foible crainte s'évanouit & va se perdre , pour ainsi dire , dans les enfoncemens d'un sombre avenir.

Mais l'affliction est un mal sensible , personnel & présent , & par conséquent plus efficace. Elle abat & humilie l'esprit par la chair , & la chair par l'esprit. Comme un glaive tranchant , elle rompt les principaux liens qui nous attachent au

monde, qui font le plaisir & la vanité ; elle combat dans notre cœur & dans nos sens nos inclinations les plus naturelles. Je dis personnel : car quelle vie trouverez-vous, quelque heureuse qu'elle paroisse, qui manque de certains endroits affligeans, qui, la rendant moins agréable, peuvent la rendre plus chrétienne. Chacun a son espèce de croix à porter, plus pesante à son gré que celle des autres. Le nombre des malheureux n'adoucit pas les peines qu'on ressent en particulier, & chacun trouve assez de sujet de souffrir des autres, ou de soi-même, pour pouvoir se sanctifier & se défabuser du monde. Mais je dis que la tribulation est un mal présent & un jugement actuel, par lequel Dieu nous corrige & nous instruit, selon saint Paul, afin que nous ne soyons pas jugés & condamnés avec ce monde.

A Domi-
no corri-
pimur,
ut non
cum hoc
mundo
damne-
mur.
1. Cor.
11. 32.

De sorte, MESSIEURS, que les traverses & les disgrâces qui nous arrivent, peuvent être tout ensemble & les causes, & les effets de notre conversion : elles excitent à la pénitence, & servent elles-mêmes de matière de pénitence. Elles nous font sentir combien Dieu est juste, & sont les premières victimes qui s'offrent pour l'apaiser. Elles nous émeuvent, quand nous les ressentons avec une répugnance naturelle : elles nous sanctifient, quand nous les acceptons avec une soumission volontaire, maux & remèdes tout ensemble, peines par leur nature, mérites par notre patience, sujets de combats & de victoires, de souffrance & d'action, de connoissance & de pratique. C'est donc le moyen le plus propre à réduire le cœur humain ; & quiconque résiste & demeure insensible aux châtimens que Dieu lui envoie pour l'instruire & pour le convertir, je crains que son esprit ne soit enveloppé dans des ténèbres invincibles : je tremble, & si je l'ose dire, je désespère de son salut.

Mais, n'avons-nous pas, direz-vous, la parole de Dieu, pour nous instruire ? N'a-t-elle pas été laissée aux hommes par Jesus-Christ, comme un instrument du salut, dit Tertulien, afin qu'ils y cherchent les vérités chrétiennes ; qu'en les cherchant avec soin, ils les trouvent ; qu'après les avoir trouvées, ils les croient ; & que les croyant, & étant établis dans la Foi, ils règlent leur vie, & travaillent à la gloire du Seigneur & au salut de leurs âmes ? Je l'avoue, MESSIEURS, & reconnoissant la grandeur & la majesté de Dieu, je ne puis ignorer la force & l'efficace de sa parole. Mais quoiqu'elle soit

Soit toute-puissante dans son principe , nous ne sentons que trop combien elle est foible dans ses effets , par la mauvaïse disposition de ceux qui l'écotent. Il leur faut donc des aver-tissemens plus forts & plus pressans , il faut joindre la cor-rection à la doctrine. Ainsi , dit saint Augustin , la provi-dence de Dieu conduira ses Elus aux fins qu'il leur a mar-quées , ou par la force de la vérité qu'il leur montre dans les Ecritures , ou par la sévérité des châtimens qu'il exerce sur leurs personnes. Faut-il attirer une ame fidelle ? il parle. Faut-il réduire une ame indocile ? il frappe. Veut-il graver sa Loi dans un cœur humble ? cette Loi s'y grave comme d'elle-même par une impressïon forte , mais douce de son esprit & de sa grâce. Veut-il la graver dans un cœur rebelle ? ce ne peut être que par une impressïon sensible de sa main paternelle , mais rigoureuse.

Flagella
& doctri-
na.
S. Aug.

C'est pour cette raison que Clément Alexandrin ap-pelle la tribulation , *un supplément de la parole de Dieu* , parce que l'Evangile n'ayant point d'autres peines contre les vices , que les investives qu'il fait contre eux , dont on n'est pas assez ému ; il est nécessaire que la con-damnation du péché soit soutenue par quelque punition du pécheur ; & que ceux qui ne peuvent être arrêtés par la me-nace des supplices éternels , le soient au moins par le senti-ment des afflictions temporelles. C'est encore pour cette raison que saint Chrysostome enseigne souvent , que la tri-bulation & la parole de Dieu s'entr'aident mutuellement & se perfectionnent l'une & l'autre. La parole de Dieu nous apprend comme il faut profiter des peines qu'il nous envoie ; & ces peines nous font comprendre comment il faut prati-quer les enseignemens que Dieu nous donne.

Je dis donc sur ces principes incontestables de la religion chrétienne , que tout ce qui vous arrive de triste & d'affli-geant dans la vie , doit être une instruction pour vous , sa-lutaire pour vous ramener à Dieu , nécessaire pour vaincre votre dureté. Examinez votre conduite & fondez vous-même votre propre cœur. Rien n'échappe à l'intempérance de votre langue. Vous vous donnez toute la liberté de mal juger & de médire , tantôt déchirant inhumainement la réputation de votre prochain par des railleries sanglantes & découver-tes ; tantôt commençant un discours piquant par une pré-face flatteuse , & jetant des fleurs sur ce que vous voulez

Jacob. 1. empoisonner. On a beau vous prêcher : *Qu'en vain on se pi-*
Math. 5. que d'être Chrétien , si l'on ne réprime sa langue ; qu'un homme
 qui offense son frère mérite la gêne & le supplice éternel. L'E-
 vangile ne vous touche pas. Il s'élèvera des langues médi-
 fantes , dont les traits envenimés vous blesseront en la par-
 tie la plus sensible de votre ame. On n'épargnera ni votre
 sagesse , ni votre honneur : on noircira votre innocence par
 des bruits scandaleux : vrais ou faux , il n'importe , une ma-
 ligne crédulité les approuvera. La médifance , qui ne vous
 paroïssoit qu'un jeu , vous paroitra sans doute un crime
 quand elle vous attaquera. Votre propre sensibilité vous fera
 juger de celle des autres ; & quand vous sentirez combien il
 est dur de souffrir une injustice , vous apprendrez combien
 il est défendu de la faire.

Vous abusez de vos biens , comme s'ils n'étoient desti-
 nés qu'à entretenir votre luxe & vos vanités , sans faire ré-
 flexion , ni au malheur des temps , ni à la nécessité des pau-
 vres. Jesus-Christ vous apprend dans son Evangile : *Qu'il*
Luc. 16. faut vous faire de vos richesses d'iniquité , des amis qui puissent
 vous servir dans le Ciel ; & que Dieu n'exercera point de misé-
 ricorde envers ceux qui n'en auront pas exercé envers leurs frères.
Jacob. 2. Cette exhortation ne vous touche point : vous vous faites
 une nécessité imaginaire d'état & d'ambition , à laquelle
 tous vos revenus ne suffisent pas ; vous les employez ou en
 dépenses excessives , ou en épargnes accumulées. Un procès
 jugé , peut-être contre les formes , une recherche de biens mal
 acquis , où vous ferez justement ou injustement enveloppé ,
 la mauvaise foi d'un débiteur , l'usurpation tyrannique d'un
 homme plus puissant que vous , vous feront perdre une par-
 tie de ces biens , dont vous n'étiez que le dépositaire. Vous
 réformerez votre train , vous sentirez que vous deviez vous
 passer de peu ; que ce qui est la proie d'un oppresseur , pou-
 voit être le secours des pauvres ; & la nécessité vous appren-
 dra ce que la charité n'avoit pu vous persuader.

Vous menez une vie toute mondaine , courant après
 tous les objets de vos passions , tantôt transporté d'une
 fausse joie , tantôt troublé d'une crainte imaginaire , tantôt
 pressé d'un désir inquiet , tantôt occupé d'une espérance
 incertaine : on vous prêche inutilement : *Qu'il n'y a qu'une*
Luc. 10. chose nécessaire , & que votre salut doit vous occuper tout
 entier ; le monde & la coutume vous entraînent. Un acci-

ment, une maladie, une blessure vous réduiront à l'extrémité. Alors, vous réveillant de ce profond assoupissement, voyant le danger, touchant presque aux portes de l'éternité, vous vous appercevrez que c'est une folie de ne point penser à la fin dernière; qu'il n'y a entre vous & l'enfer qu'un petit espace de vie; & qu'il n'y a que deux sortes de personnes en ce monde qui puissent être raisonnables, ou ceux qui servent Dieu de tout leur cœur, parce qu'ils le connoissent; ou ceux qui le cherchent de tout leur cœur, parce qu'ils ne le connoissent pas encore.

Ce sont les fruits & les sentimens de lumière & de connoissance que l'affliction produit en nous, quand elle trouve les dispositions nécessaires, je veux dire, de la soumission & de la constance. Saint Paul, dans son Epître aux Hébreux, *Hebr. 12.* expliquant cette vérité, nous remet devant les yeux cette sentence du Sage, pleine d'une consolation spirituelle: *Mon fils, ne rejetez pas l'instruction du Seigneur, & ne perdez point courage quand il vous corrige: comme s'il disoit, ne vous roidissez pas contre les châtimens que Dieu vous envoie; mais aussi n'y succombez pas: il est également dangereux, ou de les trop sentir, ou de ne les sentir pas assez; & comme il y a une dureté superbe, il y a de même une indigne & lâche délicatesse.* L'Apôtre nous marque deux sortes de personnes, qui ne profitent pas des peines & des disgraces que Dieu leur envoie. Les premiers sont ceux qui s'obstinent; les seconds sont ceux qui s'abattent, les uns péchent par un excès, les autres par un défaut de courage. Les premiers ne considérant les accidens de la vie, que comme des coups de la fortune, ou d'une nature aveugle, qui frappe sans raison & sans dessein, se font une fausse générosité de supporter tous les accidens de la vie en Philosophes, & non pas en Chrétiens, comme ceux dont parloit autrefois le Prophète: *Vous les avez affligés, & ils n'en ont rien senti: vous les avez comme brisés, & ils n'ont pas voulu se reconnoître.* Il faut gémir, il faut être touché. Ce vif sentiment de douleur, qui répugne à notre nature, fait la perfection de notre vertu. Il n'est pas juste que les coups du Ciel soient perdus; & comme il faut écouter Dieu quand il nous parle, il faut le sentir quand il nous afflige.

Comme il y a des esprits insensibles qui s'endurcissent; il y a des esprits délicats qui s'abattent. Une affaire qui

Discipli-
nam Do-
mini, fi-
li mi, ne
abjicias,
nec defi-
cias cum
ab eo
corripe-
ris. *Prov.*
3. 11.

Percus-
sisti eos,
& non
dole-
runt: at-
trivisti
eos, &
renue-
runt ac-
cipere
discipli-
nam.

Jerem. 51.

n'aura pas réuffi felon leurs fouhails, une indispoftion qui leur fera arrivée à contre-temps, une oppofition à laquelle ils ne s'étoient pas attendus : tout les décourage, tout les bleffe. La moindre Loi qu'on leur impofe leur eft un joug infupportable. Si l'on n'eft pas de leur avis, ils crient qu'on les perfécute : fi on leur redemande un bien qu'ils retiennent injuftement, ils s'imaginent qu'on les vole eux-mêmes : fi on les oblige à leurs devoirs, ils fe plaignent qu'on les opprime : à leur gré, on leur fait toujours injuftice, & leur condition eft toujours la pire. Comme fi leur vie ne devoit être qu'un tiffu de momens heureux : comme s'il y avoit pour eux une difpenfe d'être conformes à l'image de Jefus-Chrift, & de participer à fes fouffrances : comme fi les couronnes devoient tomber fur eux toutes formées, fans qu'ils euflent aucune obligation de combattre : comme fi Dieu les tirant de la mafle des pécheurs, & les enveloppant dans le fein de fa Providence, avoit dû éloigner tous les maux de leur tabernacle ; & dire à toute la nature, comme l'Epoux

aux filles de Sion : *Laissez-la en repos, & ne la reveillez pas qu'elle ne le veuille.* Ces deux fortes d'efprits ne profitent pas de l'adverfité ni des fouffrances : les uns les regardent comme inutiles, les autres les confidèrent comme injuftes ; & ni les uns ni les autres ne les regardent pas comme des marques de l'amour de Dieu, par lesquelles il nous instruit : C'eft ma première partie ; mais encore par lesquelles il nous éprouve : C'eft la féconde.

7. II. IL n'y a rien de plus ordinaire dans le monde que cette plainte qu'on y fait, que la condition des gens de bien eft déplorable ; qu'ils font autant ou plus perfécutés que les méchans ; que la profpérité & le repos qui devoient être le privilège de la vertu, font ordinairement l'instrument & le

partage de l'iniquité & de l'injuftice ; & qu'enfin les juftes & les pécheurs, confondus enfemble, font expofés aux mêmes maux, comme s'ils étoient coupables des mêmes crimes. Cette penfée a foulevé contre Dieu l'efprit des impies, & les a réduits ou à douter de fa juftice, s'ils avouoient fa Providence, ou à nier fa Providence, pour mettre à couvert fa juftice. Les Saints en ont été quelquefois ébranlés, & le Roi Prophète lui-même, fentant la main de Dieu qui s'appesantiffoit fur lui, par un accroiffement de peines & de difgraces : & voyant la paix & la tranquillité des pécheurs, confeffe

Ne fuf-
citatis,
neque
evigilare
facietis
dilec-
tam,
quoaduf-
que ipfa
velit.

Cant. 2.

7.

II.
PARTIE.

Mei au-
tem pe-
nè mori
funt pe-
des, pe-
nè effufi
funt
greffus
mei.

Quia ze-
lavi fu-
per ini-
quos, pa-
cem pec-
catorum

qu'il fut saisi de zèle, d'indignation & d'étonnement, jusqu'à
ce qu'il fût entré dans le Sanctuaire du Seigneur, pour y
découvrir les raisons secrètes d'une dispensation qui lui pa-
roissoit si étrange.

videns...
donec
intrem
in sanc-
tuarium
Dei.
Psal. 72.

Mais les vues de Dieu sont bien différentes de celle des
hommes. Quand il fait prospérer les méchans, c'est ou pour
les toucher par ses bienfaits, s'il leur reste quelque senti-
ment de reconnoissance; ou pour récompenser un fond de
vertus imparfaites qu'ils ont, par quelques félicités passagè-
res; ou pour les livrer à eux-mêmes & à leurs passions,
comme des malades désespérés à qui l'on permet tout ce qu'ils
demandent; ou pour marquer le peu d'état que l'homme sage
doit faire des biens que Dieu accorde même à ses ennemis.

Au contraire, quand il les afflige, c'est ou pour marquer la
haine qu'il porte au péché, en réprimant les hommes scan-
daleux par des châtimens exemplaires; ou pour les redresser
& rétablir, par une peine forcée, l'ordre où ils n'ont pas
voulu se remettre par une pénitence volontaire; ou pour
faire connoître qu'il est le Seigneur & le Maître, punissant
les uns avec rigueur, laissant les autres dans une espèce d'im-
punité, de peur que s'il n'en punissoit aucun, ou ne crût
qu'il ne voit pas, ou qu'il ne règle pas les choses humaines;
ou que s'il les punissoit tous, on ne crût qu'il ne réserve rien
à son dernier jugement, & qu'il ne reste rien à souffrir après
cette vie. C'est ainsi que raisonne saint Augustin.

Mais lorsque Dieu afflige les justes, c'est pour les éprou-
ver & pour les purifier par leurs afflictions, qui sont diffé-
rentes de celles des autres, dans leur nature, dans leurs ef-
fets, dans leur durée. Dans leur nature, parce que les unes
sont des jugemens d'épreuve que Dieu exerce comme un Père ten-
dre & charitable, qui corrige ses enfans; & que les autres sont
des jugemens de condamnation, qu'il exerce comme un Juge ou un
Roi sévère, qui examine & qui condamne des rebelles & des cri-
minels, ce sont les paroles du Sage. Dans les effets, parce
que les souffrances ne produisent dans le cœur des méchans,
que l'endurcissement & le désespoir; au lieu que dans l'es-
prit des bons, elles produisent des fruits dignes de péniten-
ce. Elles fortifient leur foi; elles éprouvent leur charité;
elles exercent leur patience; elles excitent leur dévotion;
elles les renvoient à Dieu & les détachent du monde par le
dégout salutaire qu'elles leur en donnent. Elles les tiennent

Hos qui-
dem tan-
quam pa-
ter mo-
nens
probasti:
illos au-
tem tan-
quam
durus
rex in-
terro-
gans
condem-
nasti.
Sap. 11.
11.

Cor. 4. dans une sainte soumission à ses volontés, & dans une humble dépendance de sa grâce. Enfin dans la durée, elles sont pour les méchans des préludes de leurs malheurs, & des commencemens de leur enfer : au lieu qu'elles sont pour les bons des sources de consolations intérieures ; & que, selon l'Apôtre, quelques courtes & quelques légères qu'elles soient, elles opèrent en nous un poids éternel d'une gloire solide & infinie.

Cela supposé, je dis, que Dieu éprouve les véritables Chrétiens par la tribulation, & qu'il reconnoît par là ceux qui l'aiment. Rien ne découvre tant les véritables amis que le malheur & l'adversité : comme l'homme est porté naturellement à s'aimer soi-même, & à rapporter tout à soi, il est difficile de juger s'il aime de bonne foi, quand il peut espérer ou tirer quelque fruit de son amitié. Vous le savez, MESSIEURS. Le monde est plein de ces âmes intéressées, qui regardant au bonheur plus qu'au mérite, & ne suivant l'honnête qu'autant qu'il est joint avec l'utile, ne sont semblant de vouloir du bien qu'à ceux de qui ils en attendent, & ne s'attachent qu'à ceux qui prospèrent : comme ces oiseaux de passage, qui ne s'arrêtent en nos climats qu'autant que l'air en est doux & tempéré, & qui s'envolent aussitôt que l'hyver approche. Ces hommes infidèles ne sont pas que des amitiés qui peuvent leur être avantageuses, & les fuient dès qu'elles sont inutiles ou incommodes. Vous perdez leur estime, dès que vous perdez votre fortune ; vous leur deviendrez indifférent, dès que vous deviendrez malheureux, & ils vous méconnoîtront dans la misère, comme ils vous avoient adoré dans la faveur : semblables à ces Samaritains, dont il est parlé dans l'Écriture, qui se disoient amis & alliés des Israélites, tant que ce peuple étoit honoré ou victorieux, & renonçoient au nom & à l'alliance dès qu'Israël étoit vaincu ou menacé de quelque malheur. Nous tenons à peu près la même conduite à l'égard de Dieu, dit saint Augustin. Nous voulons qu'il nous prévienne de toutes ses bénédictions ; & comme nous sommes charnels, nous nous contenterions des temporelles. Au lieu d'accommoder nos volontés, qui sont presque toujours injustes & déréglées, à la sienne qui est toujours équitable ; nous voulons accommoder la sienne aux nôtres. Nous le prions, mais c'est lorsqu'une pressante nécessité nous sollicite à l'invo-

quer. Nous nous réjouissons en lui, mais c'est lorsqu'il nous favorise & qu'il nous console. Nous bénissons sa miséricorde & sa bonté, mais il faut pour cela qu'il bénisse nos désirs & nos entreprises. Cette piété m'est suspecte & me paroît intéressée. Pour faire connoître à Dieu que je l'aime, il faut montrer que je l'aime gratuitement, & je ne puis le montrer, que dans le temps de l'adversité & des afflictions de la vie.

On peut aimer Dieu dans les biens qu'il nous fait, ou dans les maux qu'il nous envoie. Recevoir avec joie les bienfaits, c'est le mouvement naturel de l'esprit & du cœur humain; mais acquiescer avec soumission à des ordres qui répugnent à nos inclinations & à notre goût, ce ne peut être que l'effet de cette charité *qui souffre tout, qui espère tout, qui supporte tout.* Il est juste d'aimer Dieu quand il nous fait part de ses dons; mais il est difficile de juger si on l'aime avec la pureté & le désintéressement nécessaire, lorsque tout succède & réussit selon nos désirs. Qui fait si c'est nous qui voulons ce que Dieu fait, ou si c'est Dieu qui fait ce que nous voulons? Qui fait si c'est sa Providence qui nous touche, ou notre amour propre qui nous flatte? Qui jugera si notre cœur est plus sensible à la jouissance du bien qu'il reçoit, qu'à la bonté de celui qui le donne; & si nous ne disons pas, comme disoient autrefois ces hommes intéressés dans un Prophète: *Dieu soit loué, parce que nous sommes devenus riches.* S'il étoit moins bienfaisant lui serions-nous aussi soumis? & lui offririons-nous notre encens d'aussi bon cœur, s'il ne nous donnoit lui-même ses biens libéralement? Il y a sujet de douter si c'est pour Dieu, ou si c'est pour nous, que nous le servons. Nous ne connoissons pas nous-mêmes les dispositions de nos propres cœurs, & nous pouvons nous appliquer ces paroles que le démon disoit de Job: *Est-ce gratuitement que nous craignons Dieu?*

Benedictus Dominus, divites facti sumus. Zach. 11. Numquid Job frustra timet Deum. Job. 1.

Mais louer Dieu dans l'adversité, lui être fidelle lorsqu'il nous afflige, adorer sa volonté lorsqu'elle est contraire à la nôtre, & lui dire comme Jesus-Christ: *Non pas comme je veux, mais comme vous voulez;* c'est la preuve la plus certaine d'une fidélité constante. La nature n'y peut avoir aucune part, parce qu'elle répugne à souffrir dans toutes ses parties: l'amour propre ne s'y peut mêler, parce que rien n'y peut flatter sa délicatesse. C'est donc la seule charité qui

Non quod ego volo, sed quod tu. Marc. 14. 1. Cor. 11.

agit dans les afflictions & dans les peines. Quelles sources, Chrétiens, vous ouvrai-je, de consolations spirituelles? Vous traînez des jours languissans, & vous sentez affoiblir les restes chancelans d'une fanté désespérée. Si votre patience ne s'affoiblit point; si malgré vos afflictions, vous offrez sans cesse ce reste de vie au Seigneur, vous l'aimez, & vous devez attendre de lui la couronne de justice qu'il a promise à ceux qui l'imitent.

Vous faites depuis long-temps un plan de fortune honnête, proportionné à votre esprit & à votre état pour établir votre repos sans troubler celui des autres; l'affaire est prête à réussir; un ami ne vous y fert pas; un envieux y met obstacle: si vous pardonnez chrétiennement le tort qu'on vous fait; si vous vous remettez sans murmure dans cet état de médiocrité, dont vous étiez prêt de sortir; si vous adorez avec respect la Providence qui vous y retient; croyez-moi, votre charité est éprouvée, & votre vertu a de quoi vous consoler de votre malheur. Vous avez un fils qui fait tout votre soin & toute votre espérance: Dieu vous l'a donné, & vous l'avez élevé dans sa crainte; il est déjà l'exemple de ceux de son âge, & vous le regardez, comme devant être l'honneur de votre Maison, & l'appui de votre vieillesse; la mort vous le ravit, peut-être même entre vos bras. Si vous donnez des justes bornes à votre douleur, si vous en faites un sacrifice volontaire; & si malgré tous les sentimens de la chair & du sang, vous adorez la main invisible qui vous blesse, jetez-vous au pied des Autels, rendez à Dieu des actions de grâces, vous êtes assuré que vous l'aimez.

Non-seulement l'adversité nous éprouve à l'égard de Dieu, elle nous éprouve encore à l'égard de nous-mêmes, en nous faisant connoître ce que nous avons de défauts, ou ce que nous avons de vertu. Elle fait l'essai de notre lâcheté ou de notre courage, dans des actions difficiles. L'homme, selon Saint Augustin, est un composé de grandeur & de bassesse. D'un côté il retient encore au fond de son cœur, un instinct secret de la noblesse de sa création, & de sa première origine, qui l'entretient dans sa présomption & dans son orgueil: de l'autre, il ressent en lui-même les effets d'une corruption naturelle, qui le porte au mal presque malgré lui; & qui le jette dans l'abattement & le désespoir. Ces deux retours qu'il

fait sur lui-même, lui donnent des sentimens bien différens de sa condition & de son état. Tantôt il croit tout pouvoir, & il présume de ses forces; tantôt il sent qu'il ne peut rien, & gémissant sous le poids de sa foiblesse, il se perd dans les grandes entreprises, & succombe même dans les petites. Dieu, par l'adversité, nous tire de ces deux états dangereux. Il nous fait sentir notre foiblesse, & il nous humilie; il nous fait sentir le pouvoir de sa grâce, & il nous console. Tel se croyoit détaché des biens du monde, qui vient à connoître par la douleur qu'il a de les perdre, le plaisir qu'il avoit de les posséder. Tel se croyoit capable de tout souffrir pour la Religion, qui renonce à tous les devoirs de la piété, par la seule crainte qu'il a du reproche d'un homme mondain, ou de la raillerie d'un libertin. C'est alors, que se découvre en nous-mêmes le fond de corruption qui réside en nous. Mais c'est alors aussi que l'esprit se manifeste, lorsqu'il réprime nos vengeances, lorsqu'il rallume nos tiédeurs, lorsqu'il nous encourage dans nos craintes, lorsqu'il nous inspire dans nos incertitudes, lorsqu'il nous assiste dans nos tentations, lorsqu'il nous fortifie dans nos douleurs, & qu'il nous fait dire avec l'Apôtre, *que notre vertu se perfectionne dans l'infirmité &* 2. Cor. 12 *que nous ne sommes jamais plus forts que lorsque nous sommes infirmes.*

Ce sont, SIRE, les grâces que Dieu vous fait lorsqu'il vous donne dans vos malheurs la tranquillité de la soumission, & le mérite de la constance. Les Rois sont les images de la grandeur & de la majesté de Dieu. Vous l'êtes, SIRE: mais vous voulez porter encore le caractère de la douceur & de l'humilité de J. C. On a souvent loué cette partie de votre courage, qui vous a fait vaincre vos ennemis; & nous louons encore plus celle qui vous porte à leur pardonner. Vous avez su monter sur le Trône, & y soutenir les droits de celui par qui vous régniez; & ce qui vous est plus glorieux, vous avez su même en descendre, pour la gloire de J. C. & pour la défense de son Eglise. Vous n'avez pas cru que ce fût assez pour votre zèle, de consacrer par vos vertus les Couronnes que vous portiez, vous les avez jetées au pied de l'Agneau, à l'exemple de ces Rois de l'Apocalypse; & comme si c'étoit peu pour votre zèle d'être l'appui & le protecteur de la Religion, vous avez voulu en être encore la victime. Nous vous voyons tous les jours avec admiration, aux pieds des Autels, renouveler ce sa-

crifice, recueilli en vous-même ; plus digne de respect sous ces voiles de l'humiliation , que dans tout l'éclat de votre puissance ; & plus grand , lorsque prosterné devant Dieu , vous méditez sa sainte Loi , que lorsqu'au milieu de votre gloire vous donniez la Loi vous-mêmes à vos peuples. Après avoir rendu à Dieu de si grand hommages , & donné au monde de si grands exemples , veuille le Seigneur que vous servez avec tant de fidélité , vous rendre les Couronnes qui vous sont dues , & que vous méritez de porter sur la terre , & vous préparer celle que vous porterez un jour dans l'éternité , que je vous souhaite. *Au Nom du Père , & du Fils , &c.*

